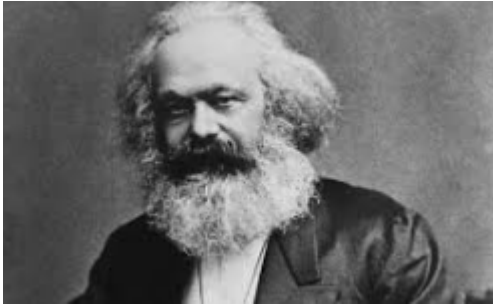


Pourquoi le communisme est-il supérieur au capitalisme ?



Partout, le « Système » chie sur le communisme de toute la force de ses merdias : 'a causé des millions de morts dans les années '30, a réduit en esclavage des millions d'hommes et de femmes dans ses kolkhozes et autres usines « en noir et blanc » (le sépia US, c'est tellement mieux...), a érigé un système concentrationnaire pour des millions de citoyens dans ses goulags...

Aucune excuse ! Le communisme est mauvais parce que c'est sa nature essentielle de faire le maaâââl, d'incarner le maaâââl sur Terre : la complaisance envers les « maladies de jeunesse » du capitalisme (massacre des indiens d'Amérique du Nord et du Sud, commerce triangulaire, colonisation de l'Afrique...) se mue en condamnations impitoyables quand il s'agit du communisme...

Et de prendre les traits de nos grand-pères aux cheveux blancs, aux regards sévères mais quant même affectueux (façon Charles Gave), pour dire d'un ton grave et appliqué : « Le capitalisme est un système dur, parfois...un peu...injuste, mais c'est le seul qui fonctionne ». On en pleurerait...

Sauf que tout ça, c'est du sophisme. Le capitalisme est né de l'imagination d'hommes de la Renaissance, en Europe, qui cherchaient avant tout à satisfaire leur cupidité en élaborant un système économique qui rapporte un maximum, sans

considération aucune pour les souffrances qu'endurerait la « vulgate populi » !

Révisons cette théorie économique, de prime abord cohérente et optimiste, mais qui est en fait des plus bancales...

Sans entrer dans les détails, le capitalisme divise de fait l'humanité en deux camps : ceux qui possèdent et ceux qui aimeraient bien posséder quelque chose mais qui n'ont que leurs bras à offrir.

Premier écueil : comment justifier que **certains naissent « à poil »**, c'est à dire sans aucun patrimoine ? C'est objectivement la situation patrimoniale de plusieurs milliards d'êtres humains sur Terre. « Être né quelque part », chante Monsieur Maxime Le F. ; c'est déjà plutôt difficile à justifier lors des prêches au temple ! J'y reviendrai. Retenons que pour les capitalistes, l'Histoire n'existe pas, les rapports économiques étant supposés logiques et donc naturels : une société où les pauvres sont pauvres et les riches (très) riches, comme disait le regretté Louis de F.

Donc, les possédants « proposent » aux non-possédants de travailler sur leurs machines pour produire de petits objets relativement utiles. Ceux-ci seront vendus à des...non-possédants, et le flux d'argent en retour paiera leurs salaires, leur permettant de les dépenser en achetant des biens produits par des...non-possédants...et caetera.

Deuxième écueil : pourquoi le prolétaire doit-il produire par exemple 100 chaises, pour pouvoir s'en payer une seule ? Les possédants disent que c'est parce que la machine ne leur appartient pas. Moi, je dis que **si la machine est amortie** après un certain temps de travail, **alors elle appartient à l'usine**, c'est à dire surtout aux prolétaires. Bien que (plus que bien) remboursés de leur apport initial, les possédants ne sont pas d'accord...et font donner la gendarmerie. Le prolétaire est comme une loutre domestiquée par des pêcheurs de Sibérie

(qui n'était pas d'accord, vous en conviendrez, de « partir à la pêche » avec eux) : elle doit ramener 5 poissons de la rivière glacée pour pouvoir en manger un seul. Mère-nature n'avait pas prévu que ça se passe comme ça : encore une loi des hommes qui viole celle(s) de Dieu, ça...

Les possédants « confirment » : ils ont travaillé dur pour se payer la machine-à-faire-des-chaises et donc ce n'est que justice que le statu quo prévale, sauf qu'ils n'en apportent jamais la preuve. Quel travail les premiers colons anglais ont-ils bien pu réaliser pour pouvoir se payer les terres des indiens d'Amérique ?

De fait, certains possédants un peu plus malins (au sens biblique ?) ont très vite lâché les tracas de la conduite des affaires industrielles, pour se consacrer entièrement à l'apport de capital pur, à savoir des espèces ! Et là, on fait face à ce qu'on pourrait qualifier de plus gros écueil (ici listé en troisième position) de la théorie capitaliste : **la création de ressources financières à partir de rien !!!** C'est tellement énorme qu'il n'y a pas la place dans ce billet pour l'expliquer, veuillez donc vous diriger vers ce lien (<https://www.youtube.com/watch?v=bREBZ1WfSk>). Ça vous coûtera certainement quelques heures de rêverie, mais tôt ou tard vous saisirez qu'un banquier, au jeu capitaliste, ne peut jamais perdre ; aberrant, je vous dis !

Ce qui nous amène au quatrième écueil : le taux d'intérêt. Saint Thomas d'Aquin enseignait qu'un prêt peut faire l'objet d'un intérêt quand sa finalité est de rétribuer la *patience bienveillante* du prêteur (qui ne peut consommer son patrimoine, puisqu'il le prête...). Sauf que les possédants parlent quant à eux de « **rémunération du risque** » :...c'est-à-dire ? Celui dont le dommage auquel il est lié se manifeste 1 fois sur 10 ? On paie un intérêt parce qu'on a calculé une probabilité d'occurrence d'un événement, sans certitude aucune qu'il survienne ? Une prime à l'ignorance, en somme... et non remboursable !!! Les possédants objectent qu'il faut voir

l'intérêt à payer, plutôt comme une rémunération financière à bien vouloir risquer « son » argent dans le projet d'un autre. D'abord, celui qui prend le risque, c'est l'entrepreneur, pas le prêteur, en cause les **garanties exigées** par le créancier : à moins de vivre au pays des rêves, la banquier exige toujours des garanties. Mais plus grave, si l'entreprise du débiteur est un succès, pourquoi honorer le paiement de cet intérêt puisque le risque était artificiel/illusoire/exagéré ? (biffer les mentions inutiles) Puisque l'objectif dudit projet s'est nécessairement accompli conformément aux lois de la thermodynamique et autres généralisations de sciences humaines ; *c'était écrit*, diraient les musulmans. **Si on voulait vraiment encourager les prises de risques, on les mutualiserait** : on rembourse une quote-part de l'investissement quand le projet est un échec. Et pas quand il est un succès, comme aujourd'hui ! En vérité, derrière la rémunération du risque se cache la pratique inavouable de l'usure, car comment associer LOGIQUEMENT un taux d'intérêt à une perception approximative du risque ? Le possédant qui pratique l'usure, en réalité, veut abuser de sa position pour imposer des contraintes de remboursement de l'emprunt, à sa guise...Le risque (et les emmerdes) pour les uns, une part du bénéfice pour le « fait-néant » de banquier.

Pour rappel, Adam Smith était un moraliste qui disait vouloir la paix en Europe, et de proposer le commerce de spécialisation entre les Nations, avec son copain Ricardo (L'Angleterre, la laine ; Le Portugal, les vins alcoolisés ou porto...et on échange les biens dont le savoir-faire est le plus abouti). Des nations qui commercent ne pensent pas à la guerre, et somme toute n'ont aucun intérêt à la faire : elles obtiennent ce qu'elles veulent par l'échange. Ils sont considérés comme les pères du libéralisme en économie (sans pour autant être gays, comme quoi...). Un autre théoricien, John Locke, a lui aussi contribué à poser un jalon remarquable dans l'élaboration de ladite théorie. Son œuvre est surtout connue (en tout cas, de moi) pour un principe souvent résumé par la

formule dite de la « **clause lockéenne** ». Pour faire simple, un futur possédant doit être reconnu naturellement (cf le droit naturel) maître ou propriétaire d'une terre (et assimilés : mines, puits, carrières...) si cette appropriation ne porte pas préjudice à la collectivité. L'argument étant qu'un homme peut toujours prendre « sa bête et son couteau » pour défricher de nouvelles terres arables : il est libre de le faire et personne ne l'en empêchera. À terme (et on y est déjà depuis quelques décennies) « toutes » les terres sont dans les mains de possédants, et les nouveaux arrivants restent « Gros-Jean comme devant ». L'astuce de Locke est de compenser l'accaparement d'une ressource (désormais rare) par un service rendu à la collectivité, afin de maintenir cette pratique d'accaparement « naturel » relativement acceptable, donc relativement légitime (ou inversement). À notre époque, les idéologues du capitalisme ont utilisé la formule dite de « l'ascenseur social » pour désigner cette compensation : dans le salaire versé, il y a une part qui peut être consacrée à l'épargne pour (à terme) « racheter la captivité de la loutre ». Sauf que, et c'est le cinquième écueil, **l'ascenseur social est aujourd'hui hors service** (qui peut encore épargner une part de son salaire, de nos jours ? Demandez donc aux gilets jaunes, tiens !), et de toute manière, la « terre des Indiens » est impayable : 50.000 euros l'hectare agricole, en Belgique !!! Le discours méritocratique des tenants du capitalisme résidait précisément dans le caractère dynamique de la propriété : on peut naître « à poil » et à force de travail, se hisser tout en haut pour devenir possédant... Mais cette idée est fautive car invalidée (en tout cas à notre époque). Quelle fortune s'est faite ou se fait encore à la force du poignet (...du travailleur) ? Et comme les banques ne prêtent qu'aux riches...les pauvres resteront pauvres !

Est-il nécessaire d'évoquer le sixième écueil : **l'absence de véritable et loyale concurrence entre les possédants** (législation ad hoc à l'avantage d'une poignée d'entreprises, un avantage concurrentiel irréductible, la fraude au fisc, des

coûts d'entrée sur un marché à haut niveau de capital à mobiliser...). Par voie de conséquence, le caractère imparfait du Marché pulvérise le mythe de l'allocation optimale des ressources, prêté au capitalisme. C'est comme une course de voitures où l'un pilote une formule 1, et l'autre une voiture-sans-permis : inutile pour la formule 1 de passer la troisième pour terminer premier !!! Inutile aussi d'évoquer les ententes de bonne intelligence entre « gens de bienS » pour cocufier les consommateurs : le gaspillage (!) ou le stockage de nourriture pour maintenir des prix agricoles élevés, pour l'exemple. Ayons tout de même une pensée émue pour tous ces jeunes entrepreneurs pleins de rêves qui ont fini par comprendre (mais bien trop tard) que les banquiers ne font pas de bons amis...

La dynamique du marché (tronqué) engendrant une concentration du capital, on se retrouve avec de moins en moins de riches et de plus en plus de pauvres, comprenez des gens très riches (le fameux 1%) et une masse incommensurable de gens très pauvres (les autres...). En outre, la robotisation fait son œuvre, et les seuls emplois qui subsistent se rencontrent dans les services, singulièrement dans la domesticité.

Pour maintenir l'ordre social (a minima), **les gros riches doivent** donc, et c'est le septième écueil, **consommer comme des satrapes du 21^{ème} siècle** : luxe et volupté en 24/7 (cf théorie du ruissellement). **Sinon...c'est le chômage des prolo'**, et donc la Révolution, mais n'anticipons pas. Une vie de débauche pour les uns, des jalousies jamais satisfaites pour les autres, les damnés de la terre... : où qu'il est passé, l'optimum capitaliste, et le bonheur qui devait en découler ? Les gens sont éperdument malheureux...

Enfin, huitième écueil qui défait la théorie capitaliste : Mère-Nature a confié un **jardin d'Eden** à notre garde, **ce n'était pas pour en faire une décharge**, résultat de cette course illimitée visant la jouissance déraisonnable, voulu par

les possédants. Raser des millions d'arbres, polluer des millions de m³ d'eau, des millions d'hectares de terres arables en passe de retourner à l'état sablonneux, ça n'a qu'un temps, qui semble révolu d'ailleurs...

Donc, le capitalisme ne se maintient que par sa force d'inertie et par la matraque. Ses défauts structurels (chômage, épuisement des ressources, incohérences doctrinales et autres désillusions...) sont des signes avant-coureurs de faillite imminente.

Et pourtant, il faudra encore manger tous les jours, quand le capitalisme tombera. C'est là qu'intervient le communisme salvateur. En deux mots ? Il n'y aura plus de possédants ni de non-possédants, il y aura par contre une planification scientifique de la production de petits objets strictement utiles ; et ce afin de limiter et l'effort de production et la pollution corollaire, en neutralisant par-là même la dynamique exploitatrice du capitalisme puisque **tous égaux en droits, tous équivalents en besoins**. Une civilisation du temps et de l'énergie libérés des basses contraintes (manger, se loger, se soigner...) se fera jour pour permettre de réaliser ce que chaque individu, redevenu une personne à part entière, veut librement réaliser dans sa vie : ne rien réaliser, peindre, faire de l'alpinisme, photographier des femmes à poils, du jardinage, accumuler de l'or (car que ce soit bien clair, on ne se débarrassera jamais totalement des gros cons)...

Geoffrey Delavallée